

Sources : AN – BB4 – 353

Rapport et conclusions du capitaine de vaisseau LE GOUARDUN

« Une division composée de deux frégates, l'Ariane et l'Andromaque et du brick le Mamelouk, a été expédiée à la rivière de Nantes par ordre de sa majesté Impériale et royale sous le commandement de Monsieur FERETIER à qui est confié le sort de cette division. Elle a tenu pendant quatre mois et demi la mer, sa croisière n'ayant été contrariée par aucune rencontre fâcheuse. Elle a eu l'avantage de faire plusieurs prises et causer des dommages considérables à l'ennemi ; elle veut enfin opérer son retour. Monsieur FERETIER a appris par ses prisonniers et s'est convaincu par la lecture des papiers trouvés à bord de quelques uns des bâtiments qu'il a capturés, que l'escadre française aux ordres du vice Amiral Allemand précédemment mouillée dans le port de Lorient en est sortie, que les forces anglaises qui la bloquaient l'ont suivie, que leur poursuite n'a pas réussi, et que l'escadre française, après avoir tenu la mer plusieurs jours et fait plusieurs prises, est rentrée dans la rade de Brest.

Sur cette annonce, monsieur FERETIER, libre de son choix pour l'atterrage en le subordonnant aux circonstances se décide pour le port de Lorient en présumant que cette entrée est débarrassée de forces majeures, il y dirige sa route. Cette supposition me paraît fondée, sa présomption plausible et jusque là, je ne vois aucun blâme à imputer à ce commandant.

La division a connaissance de la terre le 22 mai dernier à cinq heures du matin. Elle reconnaît les Etocs de Penmarck, à dix heures elle double les îles des Glénan et aperçoit l'Île de Groix, entre dix et onze heures. Le vent faible du O.N.O., mais il porte à la route déterminée. Ils la poursuivent. A la vérité, nul obstacle ne s'est encore présenté. Peut-être un commandant plus expérimenté aurait cherché l'établissement du port, calculé l'heure des marées et s'assurant que le jusant s'opposerait à son entrée, il se serait tenu au large pendant le jour pour n'être pas aperçu, et venant chercher l'Île de Groix pendant la nuit, il aurait profité du flot du lendemain.

A onze heures et demies les vigies annoncent un navire à trois mâts, qu'on découvre en même temps qu'en bas. Il est gros. les signaux qu'il fait avec ses voiles le changèrent de ses amures (il tenait au moment d'aperçu, le bord du sud qui s'éloignait et a pris aussitôt celui du nord qui le rapprochait de la division). Le lieu où on le rencontre, tout le rend suspect, que devait faire le commandant FERETIER ? Conserver l'avantage de sa position au vent de ce bâtiment qu'il relevait dans le S.S.E. à grande distance ; ... par un bord dans le S.O. avec les vents d'O.N.O., qu'il avait et se faciliter les moyens de doubler le Glénan, en reprenant l'autre bord; faire reconnaître avec précautions par sa corvette la force de l'ennemi ; ayant acquis la conviction de force supérieure, prendre le large pour se porter sur Brest, Saint Malo, Cherbourg à son choix, ou même revenir sur Lorient après avoir fait fausse route pour tromper l'ennemi.

Au lieu de cela, le commandant de la division FERETIER, de propos délibérés, arrive et fait arriver de plusieurs lieues au vents les bâtiments qu'il commande et les conduit à leur perte. Cet officier dit que peu d'instants après qu'il eût prit le parti d'arriver sur le port, les vents ont changé. Eh bien, il fallait changer de route en même temps que le vent changeait de direction, un chef qui eut possédé quelque peu de talent n'aurait point fait dépendre le sort de sa division d'une variété vent. Il aurait conservé l'avantage de sa position. Il ne

serait point arriver de plusieurs lieues sur un danger qu'il pouvait éviter. Cette première détermination du Capitaine FERETIER porte avec elle un caractère d'impéritie que je vous fais remarquer.

Monsieur FERETIER prétend qu'il avait l'espoir de forcer le passage. Pour faire réussir cette entreprise, si elle était possible, il n'y avait qu'un moyen. Il fallait réunir (...) toutes les forces sur l'ennemi. Il ne fallait pas former une ligne de bataille, placer conséquemment une des frégates dans les eaux de l'autre, puisque cette manœuvre n'oppose qu'un seul bâtiment à la force de celui qu'il combat. Il fallait engager franchement. Puisque le commandant se décidait à forcer le passage, puisqu'il mettait le sort de sa division à la merci d'un combat, il devait placer ses frégates de manière à ce que tandis que l'une d'elles présenterait le travers à l'ennemi, l'autre attaquerait dans la hanche, dans la poupe et dans toutes les positions qu'elle pourrait prendre. Le brick même ne devait pas rester oisif et devait attaquer par l'arrière.

Le capitaine de l'Ariane n'a rien fait de cela. Il s'est tenu derrière la frégate l'Andromaque, à l'abri de tout péril des boulets de l'ennemi et ne partageant avec elle que le danger des roches qu'il ne tenait qu'à lui d'éviter. Cette manière d'engager le combat ne peut être que le fait de l'ignorance. Cette persévérance à tenir la frégate l'Ariane derrière sa consœur pendant le combat pour faire un mouvement pour secourir l'Andromaque et incommoder l'ennemi. Cette persévérance d'inertie dans une telle circonstance, laisse planer le soupçon de lâcheté.

Si le capitaine FERETIER eut eu quelque jugement, il se serait gardé de remettre le sort de sa division à la merci d'un officier, soit disant pilote, qu'il ne connaissait pas. Le sens commun lui disait que le plus grand péril était celui des écueils ; qu'aux dangers du combat il ne fallait pas joindre celui des roches ; que n'ayant point à naviguer parmi elles mais seulement à les laisser à bâbord il n'y avait rien de plus facile et de plus naturel que de porter au large pour n'avoir aucune crainte.

Au lieu de cela, le capitaine FERETIER s'abandonne, sans réflexion et sans raisonnement, à la route que fait le capitaine MORICE. Il semble que la crainte de l'ennemi dont un boulet peut l'atteindre, l'importe tellement sur la crainte des roches qui ne perdront probablement que ses frégates, qu'il tient constamment la frégate l'Ariane en position de ne pouvoir échapper si l'Andromaque échoue. Tandis qu'en se tenant plus à tribord de cette dernière, il eut, à l'avantage d'être personnellement plus loin des écueils, joint l'honneur de prendre une part active au combat, de défendre l'Andromaque et maltraiter l'ennemi.

Il y a là impéritie et soupçon de lâcheté, tout à la fois. Le capitaine de la frégate l'Andromaque qui s'étant placé chef de file devait faire le même raisonnement, sur la route et redouter l'ennemi moins que les roches, me semble aussi inexcusable que le capitaine de l'Ariane lorsque sa frégate échoue, je ne vois rien qui puisse justifier le capitaine MORICE de cette perte. De son aveu, il avait vu presque continuellement l'écueil sur lequel il s'est perdu jusqu'à ce que la fumée finisse par le dérober, quoi qu'on en fût très près.

On devait diriger sa route au compas « au lieu de cela, le rocher qu'on devait laisser à bâbord se trouve à tribord. Après l'échouage, ils ont correctement fait leur devoir. »